

La promesse de Luc et Jean-Pierre Dardenne

Philippe Elhem

Number 83-84, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23358ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Elhem, P. (1996). Review of [*La promesse de Luc et Jean-Pierre Dardenne*]. *24 images*, (83-84), 38–39.

EN BREF

LA SECONDA VOLTA DE MIMMO CALOPRESTI

Premier long métrage de Calopresti, cette histoire de «retrouvailles» inattendues, douze ans après, entre une terroriste des Brigades rouges et sa victime qui veut savoir «pourquoi», s'attache au «destin présent», si la formule a du sens, de

deux personnages que le hasard a fait se rencontrer à nouveau. La force du film lui vient de ce qu'il met en scène un aujourd'hui que détermine en tous points un événement précis du passé, mais sans qu'il lui soit besoin de retourner en arrière. La mise en scène ne

cherche pas à faire le point, répugne au regard rétrospectif autant qu'au bilan, renonce même au flash-back qui aurait montré cette première fois. Paradoxalement, cet ancrage du temps présent dans le passé est d'autant mieux marqué que Calopresti se montre avare d'informations sur l'attentat qui faillit coûter la vie à Alberto (Nanni Moretti); nous savons qu'il a reçu une balle dans la tête et qu'elle y est toujours comme une mémoire vive, les chirurgiens n'ayant pu l'extraire. Autour de cette fatalité se fait un presque silence; le jeu tout intériorisé de Valeria Bruni Tedeschi (Lisa) enrobe son personnage de mystère et le film la montre insaisissable. Captive ici (elle regagne chaque soir sa cellule), elle se dérobe ailleurs, se soustrayant longtemps aux sollicitations d'Alberto, reportant le tête-à-tête. Il n'est pas indifférent que Calopresti la filme le plus souvent dans ses déplacements, à pied, en autobus, en taxi. Alberto, prisonnier lui-même — de ce passé qu'il n'a pas choisi — depuis l'attentat (c'est un homme qui «stagne», bien que sur le point de déménager: il fait du vélo sur place, et l'ouverture du film nous le montre ramant dans un canoë immobile), piste longtemps cette étrangère avant de se décider à l'aborder, et l'on comprend vite que l'issue de cette filature ne sera pas forcément concluante pour l'homme qui traque le sens de son destin. Mais on comprend surtout, et c'est peut-être la seule leçon du film, qu'il ne sert à rien de repasser par une ancienne escale, si cruciale fût-elle, si l'on ne doit ensuite poursuivre son chemin. ■

GABRIEL LANDRY

Valeria Bruni Tedeschi et Nanni Moretti.



LA PROMESSE DE LUC ET JEAN-PIERRE DARDENNE

L'une des très bonnes surprises du festival. Troisième long métrage des frères Dardenne, *La promesse* a tout d'un premier film jusque dans ses (rares) maladresses. C'est aussi leur première véritable réussite de cinéastes, une réussite qui s'explique entre autres par une adéquation

parfaite entre la forme et le sujet. *La promesse* retrouve toutes les qualités des premiers travaux documentaires en vidéo dont les deux frères furent des pionniers en Belgique: un sujet fort (l'exploitation par un chômeur, d'étrangers en situation irrégulière auxquels il procure travail mal payé, faux



papiers et qu'il loge dans des taudis), traduit par une histoire déchirante (le fils, quinze ans et sous l'emprise envahissante du père, finit par se retourner contre celui-ci, lié qu'il est par une promesse qui constitue pour lui, *in fine*, une échappatoire à la tyrannie paternelle et une façon d'accéder à une conscience sociale et humaine authentique), interprété par des acteurs débutants ou inconnus qui apportent une authenticité rare à leur personnage. *La promesse* échappe aux clichés du genre comme à la sempiternelle «tranche de vie» pour atteindre les hauteurs (les auteurs?) du cinéma d'intervention sociale britannique (celui de Loach, de Leigh, de Frears) à travers une mise en scène coup de poing dont la simplicité est le gage de l'authenticité même. Et jamais dans ce qui aurait pu être d'un manichéisme glaçant, les frères Dardenne ne filment sur le dos de leurs personnages. Comme aurait dit Renoir: «Chacun a ses raisons», là où la société l'a perdue complètement elle, la raison. ■

PHILIPPE ELHEM

LES VOLEURS D'ANDRÉ TÉCHINÉ

«**C**e qui nous attirait dans cette aventure, c'était de déplacer le mystère classique de l'intrigue policière sur la part d'ombre qui circule entre les personnages», explique Gilles Taurand, coscénariste du film. Les êtres chez Téchiné traversent l'action lestés d'un mystère antérieur qui contribue à leur épaisseur. L'action des *Voleurs* commence à la mort d'Ivan ou, plus précisément la nuit où son corps est ramené à la maison. La première séquence nous fait partager le point de vue de son jeune garçon. Les places des personnes présentes, les rôles joués, les causes de la mort, tout cela nous le découvrons progressivement au cours de séquences annoncées par des cartons qui nous renvoient à l'action des mêmes protagonistes plusieurs semaines auparavant. Il ne s'agit pas à proprement parler de flashbacks comme Marcel Carné en usa dans *Le jour se lève* mais — on a parlé de polyphonie — d'un morcellement plus complexe de la chronologie dans ces plongées dans le passé. La tentation est grande d'attendre ces dernières comme des remontées à la cause première de cette conséquence



Daniel Auteuil et Laurence Côte.